

## Épisode 39: Maddy

**\*\*Veuillez vérifier l'exactitude de la livraison.\*\***

*Cette transcription est non-verbatim.*

**F :**

***Que signifie être une femme indienne vivant en Nouvelle-Zélande ? Dans cet épisode, Maddy partage avec nous ses expériences, ses réflexions sur le racisme et l'aliénation, ainsi que sur le pouvoir de l'histoire à façonner le présent.***

***Je suis Fumi, vous écoutez #OUR\_racism, et voici l'histoire de Maddy.***

.....

**M :**

Mon nom complet est Madhavi Manchi. Dans ma famille, tout le monde m'appelle Maddy depuis que j'ai 11 ans. C'est le nom auquel je réponds le plus. Je reviendrai là-dessus plus tard. À part ça, je suis une femme indienne, cisgenre, et je réponds au pronom « elle ». En Inde, je suis considérée comme « mixte ». Mes parents viennent tous les deux de la même communauté linguistique ou du même État, mais ils ont migré d'un côté à l'autre du pays, tout comme mes quatre grands-parents et mes arrière-grands-parents maternels. Donc d'un certain côté, je n'ai pas vraiment grandi dans l'État de mes ancêtres, et mes parents non plus. C'est ce que je veux dire quand je dis que je suis un peu mixte. On a pas mal migré dans le pays. Mes arrière-grands-parents maternels, par exemple, ont des liens avec l'État appelé Bengale-Occidental, qui n'est pas à l'ouest du pays, c'est plutôt au nord-est.

Sinon, nous remontons à une région appelée Andhra Pradesh, dans le sud-est. Mes parents vivaient dans l'État du Tamil Nadu. C'est là qu'ils ont principalement grandi, c'est-à-dire dans le sud-est. Et ils ont ensuite déménagé, et j'ai grandi à Bangalore, c'est une ville sur le plateau Deccan, quelque part au sud-ouest. Donc, c'est de là que vient ma « mixité », j'imagine. Du coup, je trouve ça un peu dur quand même les Indiens me demandent, « D'où viens-tu, vraiment ? » Je parle la langue de mes ancêtres, je parle la langue de la ville dans laquelle j'ai grandi, je parle Hindi... Je ne parle pas du tout le bengali. Ma famille qui vient de là le parle. Ma mère a des liens très forts avec le Bengale-Occidental et c'est un lieu spécial, j'imagine, on a de fortes connexions familiales dans la capitale régionale, Calcutta. Je parle de *communauté linguistique* parce que les États indiens sont organisés par langue depuis l'indépendance.

À propos d'aliénation, je ne sais pas si je me suis toujours sentie ostracisée... en tout cas, pas toujours de manière négative, tu vois, mais parce que tu sais que tu es dans un État dont tu ne parles pas la langue, et parce que tout est organisé autour de la langue, en Inde, ça devient très évident que ce n'est pas... l'endroit où j'ai grandi ne parlait pas la langue que ma famille parlait. Par exemple, mes parents ont pris une décision stratégique pour ma sœur et moi pendant notre enfance et ont fait en sorte qu'on apprenne l'Hindi, parce qu'il se parle partout. Et mon père voyageait beaucoup à cause du travail, donc j'imagine que c'était facile d'apprendre l'Hindi n'importe où. C'est une des manières dont la langue se répercute sur ma vie, j'imagine. Et le fait que l'Hindi soit la seule langue indienne que je parle et écrive, sans vraiment bien connaître les autres... Je peux les parler plus ou moins couramment, mais je ne sais ni les lire ni les écrire. J'ai un peu honte de l'admettre. Je ne sais pas lire et écrire ma langue maternelle. Mais je peux la parler. Mais oui, j'imagine qu'il y a une perte à ce niveau-là, pour plein de raisons. [Mais] je crois que je vois surtout le positif. Il y a un gros amalgame qui se crée avec tout ça. Par exemple, il y a un plat ou deux que j'adore. Et depuis que je suis petite, j'ai toujours pensé que c'était des plats de notre communauté. Puis ma maman m'a dit, « Non, c'est en fait un plat du Bengale-Occidental, c'est une influence de la vie dans les frontières. »

Quand je dis que j'ai du mal à répondre à la question, « D'où je viens », c'est à cause de toutes les petites différences évidentes au niveau linguistique qui se révèlent au quotidien. Et je pense que l'État dans lequel j'ai grandi a connu un mouvement de renforcement de son identité régionale, comme beaucoup d'États en Inde, d'ailleurs. Du coup j'imagine quand ce genre de chose arrive, on va te dire des choses du genre, « Mais tu ne viens pas *vraiment* d'ici. » Quand j'étais jeune, je ne connaissais rien à tout ça et ma première réaction était de répondre, « Mais j'ai vécu ici presque toute ma vie ! » Je pense que le lien au racisme se fait, dans le sens où on est un immigrant sur un territoire où on n'est pas nécessairement né.

J'imagine que j'ai eu ce genre d'expériences. C'était assez subtil. Dans des situations comme les transports publics. Et là, je ne parle pas du bus. Je parle des taxis, ou on a aussi les tuk-tuks, qui sont les poussepoussettes motorisés. Donc dans ce genre d'interaction, par exemple, je me souviens que les jeunes [conducteurs de tuk-tuks], qui étaient très organisés, étaient un pilier important de ce mouvement de renforcement d'identité régionale. C'est pour ça qu'on entend beaucoup de, « Mais tu n'es pas d'ici. » Je ne suis pas la seule à avoir vécu ça. Et je revendique le droit d'être là parce que j'ai grandi là. Ils font ça à tout le monde, même ceux qui viennent d'arriver dans l'État. Ils vont dire des trucs comme, « Oh, tu ne parles pas la langue. On ne te conduira nulle part. »

J'ai vu ce genre de chose, au moins en partie, mais je m'en suis éloignée. Je ne sais pas comment j'ai réussi à me protéger de ça, mais c'est le cas, probablement parce que j'ai arrêté de prendre les transports publics pendant un temps. C'est sans doute pour ça, mais je crois que c'est le souvenir d'aliénation le plus fort que j'ai. À part ça, à chaque fois que j'y pense et que j'explore tout ça, je suis fascinée de constater à quel point tous les endroits où j'ai vécu, tous ces lieux auxquels je m'identifie, font partie intégrante de ma vie, ça forme une seule chose. Et je suis à chaque fois surprise quand je découvre que l'origine n'est pas celle que je pensais. Et c'est toujours merveilleux. Je crois que ça me laisse sans voix, de voir le chemin parcouru par ma famille, de voir tout ce que nous avons intégré à nos vies, et j'aime la joie que ça nous apporte.

**F :**

***L'histoire de Maddy est aussi façonnée par autre chose : les vestiges de l'Empire britannique.***

**M :**

Sous l'Empire britannique, l'état dans lequel mes parents ont grandi était une présidence. Celle de Madras. Et à un moment donné, les états de mes ancêtres, les lieux où j'ai grandi, ont formé une présidence. À un moment donné, quand les États s'organisaient — et je suis peut-être en train de raconter l'histoire de travers, il faudrait que je vérifie auprès de mes parents, maintenant — mais je crois que quand les frontières entre les états étaient en train d'être redéfinies, mon grand-père, le père de mon père, a décidé de rester où il était parce que c'était là où il travaillait. J'imagine que beaucoup de choses comme ça devaient influencer les gens sur leur décision de rester à un endroit.

Et je n'avais jamais vraiment réfléchi à ça, je crois, avant d'arriver ici. J'avais beaucoup de discussions passionnantes sur le colonialisme, et je me disais, « Attends. Les Britanniques ont dessiné beaucoup de nos frontières. » Ils nous ont organisés très différemment un moment donné, et on est revenus en arrière et on a redéfini les frontières en 1956. Aujourd'hui, je crois qu'il y a deux ou trois états avec lesquels je me sens fortement connectée qui ont leur jour de fête, comme on a... J'imagine que dans beaucoup de pays, chaque province a son jour de fête régionale. Donc l'état dans lequel je vis, celui avec lequel je m'identifie, deux ou trois d'entre eux ont leur jour de fête régionale. Donc oui, c'est une autre chose à laquelle j'ai commencé à penser en arrivant ici, pour essayer de comprendre cette partie de moi.

**F :**

***Après l'Inde, Maddy a déménagé en Nouvelle-Zélande. Elle a vécu à Christchurch et Auckland, respectivement au Sud et au Nord. C'est là qu'elle commence à voir et vivre ce qui lui ouvre les yeux sur différents aspects de son identité.***

**M :**

Je pense qu'il se passe une chose intéressante quand je dis que je m'appelle Maddy en Nouvelle-Zélande, beaucoup de gens me répondent, « Non, non, nous voulons apprendre à prononcer ton nom complet correctement. » Et ça me met toujours dans une position vraiment bizarre parce que [en moi-même] je pense, « Mes amis m'appellent Maddy. Ma maman m'appelle Maddy. Ma famille, ma famille étendue m'appelle Maddy. C'est le nom que je préfère. Ça ne va pas me blesser, surtout si la personne est blanche. Tu ne vas pas me blesser si tu ne m'appelles pas par mon nom complet. C'est ok. C'est ce que je *préfère*. » Mais je crois que beaucoup de gens... en fait, j'ai remarqué que dans les emails et autres, ils insistent pour utiliser mon nom complet. Et quand c'est dans un contexte professionnel, je laisse courir. Parce que je me dis, ok, c'est la bienséance, ils y tiennent, ils souhaitent garder un côté formel, je comprends. Mais je trouve que c'est une transition intéressante et étrange, ce qui ne veut pas dire que mon nom n'a pas été massacré, ou qu'il ne s'est pas passé des choses autour de ça.

Je me souviens très bien [cette fois où] mon mari et moi on est allés faire une visite guidée en bus dans les vignobles d'ici. Pour une raison ou une autre, j'avais donné mon nom complet pour la facture, et le chauffeur, qui est en train de faire un décompte des personnes dans le bus, le regarde et commence à vouloir dire mon nom, et puis il dit, « Oh, le nom que je n'arrive pas à prononcer. » Ou je crois que ce qu'il a dit c'est « un nom imprononçable ». Je lui dis, « Pas de problème. Vous pouvez m'appeler Maddy. C'est plus simple. Ça me va. » Et il a continué de m'appeler « nom imprononçable » tout le reste de la visite. Bien sûr, ça a fini par me rendre dingue. Parce que je lui avais donné une option... Oui, j'ai essayé de vous simplifier la vie. J'ai essayé, mais vous continuez à ne pas vouloir apprendre.

Le plus intéressant dans tout ça c'est d'observer les autres... Il y avait un groupe de femmes blanches au fond du bus, et elles sont venues s'excuser auprès de moi à la place d'un homme qu'elles ne connaissaient pas. La première chose qu'elles m'ont dite c'est, « Tout le monde n'est pas comme ça en Nouvelle-Zélande. » Et j'ai pensé... C'est un tout autre débat de savoir si le racisme existe en Nouvelle-Zélande. Mais j'ai trouvé ça très intéressant. Je ne sais pas comment l'appeler... de la culpabilité ? C'est intéressant qu'elles se soient senties coupables. C'est intéressant qu'elles se soient senties obligées de défendre quelqu'un qu'elles ne... ou un pays entier sans savoir quelle en était mon expérience globale. J'ai trouvé intéressant qu'elles... qu'elles essaient de me calmer et de me mettre dans une position très spécifique, comme si... Je trouve intéressant qu'elles aient cru que je venais d'arriver dans le pays. Elles sont parties du principe que j'étais nouvelle dans le pays. C'est intéressant de faire ce genre de supposition, je trouve. Je crois que personne n'avait jamais supposé que je sois née là-bas ou que j'aie passé toute ma vie ici. Je trouve que c'est une supposition très intéressante à faire. C'est pour ça que je trouve leur réaction intéressante sur cet incident.

Et aussi, je crois... ça m'énerve un peu aussi, que beaucoup de gens ne fassent pas l'effort d'essayer de comprendre comment mon nom se prononce. Et beaucoup de ceux qui se sont déplacés dans le monde, comme moi, ont des traditions linguistiques basées sur l'oralité. Il n'y a pas d'écriture et dire les choses de la manière dont elles sont censées être prononcées est très important, parce que dans les cultures orales, si vous changez la moindre voyelle, c'est tout le sens du mot qui change. Et beaucoup de gens oublient ça. Il y a aussi une sorte de prédominance de... Je ne connais pas le mot approprié... Je vais juste utiliser « prédominance ». Il y a une prédominance de l'écriture, et on présuppose qu'il y a toujours une écriture. Alors que beaucoup de langues se sont développées à l'écrit à cause de la colonisation, ou on a donné ou on a forcé le développement de l'écriture à cause de la colonisation.

Donc beaucoup de gens oublient que c'est pour ça que la prononciation est importante. Nous sommes nombreux à avoir une langue sans écriture, et la prononciation est très, très importante. Elle a *vraiment* une incidence sur le sens. Et étant en Nouvelle-Zélande, c'est un point qui m'apparaît clairement à chaque fois que j'apprends à prononcer un mot Māori, parce que c'est une langue qui a une forte tradition orale, l'écriture est arrivée sur le tard, ce qui explique pourquoi la prononciation des mots est très importante, la moindre inflexion sur une voyelle peut complètement changer le sens de ce que vous dites. Et à chaque fois, ça me paraît tellement évident. Je me suis rendu compte que c'était aussi important concernant nos noms. Et ça a poussé beaucoup de gens à changer leur nom.

**F :**

***Au-delà de son nom, Maddy évoque les autres aspects de sa vie quotidienne pour lesquels elle fait face à des défis, comme son identité et son sentiment d'appartenance.***

**M :**

Le rugby est un sport *très important* en Nouvelle-Zélande. On *adore* le rugby. C'est un peu l'équivalent du cricket en Inde, ou du football dans de nombreux pays d'Europe et d'Amérique du Sud. Mon mari et moi sommes allés voir un match de rugby dans un bar sportif, comme ça se fait souvent, avec un couple d'amis. Et on est resté dehors tard. Je crois que c'était les All Blacks contre l'Angleterre. On a vraiment apprécié le match, on a soutenu les All Blacks et puis on est sortis dans la rue... Les All Blacks avaient gagné. On s'est retrouvés à une intersection animée, on avait tous un peu bu et en gros, mon mari a vu un fan anglais passer et lui a dit, « Dommage, mon vieux. Bonne chance pour la prochaine fois. » C'est tout ce qu'il a dit. Et il s'est éloigné. Il n'a même pas entendu ce que le gars a répondu après.

Malheureusement pour lui, ou pas, j'étais juste derrière lui quand il [le gars] s'est retourné et a dit... qu'est-ce qu'il a dit ? Je ne me souviens pas de ses mots exacts, mais il a dit un truc du genre... Je ne me souviens pas des mots précis, désolée. C'était des mots très forts, c'est dommage que je ne m'en souviens pas. Je crois qu'il a dit, « Est-ce que tu es d'ici, de toute façon », ou on aurait dit qu'il remettait en question notre droit de parler de rugby. Et c'est une supposition, non ? C'est comme dire, « Quelqu'un comme toi ne devrait pas parler de rugby, laisse ça aux Kiwis blancs. »

Je me suis figée et je lui ai lancé un regard noir, je ne pouvais pas faire grand-chose de plus parce que j'étais choquée par ce qu'il venait de dire. Il a dit, « Est-ce que tu es d'ici, » comme s'il avait dit, « Comment oses-tu [dire un truc pareil], tu n'es même pas d'ici, » comme si... plus tard, j'ai pris conscience que si ça avait été un match de cricket, ce gars n'aurait jamais osé se retourner et dire quoi que ce soit. C'est ce que je me suis dit. Je ne sais pas si c'est vrai ou faux. Mais je pense que si ça avait été un match de l'Inde contre l'Angleterre, il ne se serait pas permis de dire ça. Il aurait sans doute trouvé un autre truc affreux à dire, parce que tout le monde avait un peu bu. Mais, tu vois, c'est comme si moi ou mon mari, on n'avait aucun droit de parler de rugby.

Pendant un moment, après ça, je n'ai pas pu regarder de match de rugby, ça m'avait laissé un goût amer dans la bouche. J'ai réalisé à quel point les identités nationales y sont attachées. Je n'avais pas réalisé qu'il y avait un élément racial. J'ai entendu parler du football en France, par exemple, et comment tous les joueurs français ont des origines africaines. On entend parler de tout ça. Mais c'est la première fois que j'étais confrontée à ça ici, c'est toujours choquant d'en avoir une expérience directe, non ? C'est une chose d'en entendre parler, mais quand ça vous arrive à vous, c'est différent. Et pour la première fois, j'ai pensé, « Mais *si*, je suis d'ici. » Si j'aime ce sport, je devrais avoir le droit d'en parler. La couleur de ma peau ne devrait pas avoir d'importance. Je devrais avoir le droit de parler de rugby parce que je suis d'ici. Et je crois que c'est la première fois que je me suis dit, « Je veux faire valoir mon appartenance à ce pays. »

Donc oui, le truc du sport c'est toujours... Je veux dire, il y a tout un historique entre l'Inde et le Pakistan autour du cricket, si vous êtes au courant de ça, c'est... c'est une tout autre conversation, même trois conversations, de parler de l'historique des matches de cricket entre l'Inde et le Pakistan. Bon, je crois que ça m'a juste abasourdi. Ça m'a laissée dans un état où je n'avais juste pas envie de regarder du rugby. Et j'ai réalisé un travail d'auto-ethnographie pour une conférence, ça m'a aidé à digérer la situation. Je n'y arrivais pas avant ça. Ça m'avait juste laissée engourdie. Ça m'a mise en colère.

Et c'est intéressant... je pense que ça pourrait t'intéresser. Quand il y a un match de cricket entre la Nouvelle-Zélande et l'Inde, il y a toujours quelqu'un pour demander, « Vous soutenez qui ? » Que ce soit la famille ou les amis en Inde, « Vous soutenez qui ? » J'ai commencé à dire : moi je gagne quoi qu'il arrive. Ça n'a pas d'importance. Je vais juste apprécier le match. D'abord, le cricket n'est vraiment pas un sport que j'apprécie tellement. Et maintenant je me dis, « Quoi qu'il se passe, je suis gagnante. » Et c'est génial. Tout le monde n'a pas cette chance. Donc, tu vois, c'est la seule façon de mettre fin au dilemme. C'est une façon intéressante de questionner notre identité par rapport à notre pays natal.

C'est une tout autre chose à laquelle on réfléchit en soi même, parce que le sentiment d'appartenance... Je ne dirais pas qu'il est remis en question... oh, si j'imagine qu'il est remis en question de manière indirecte. Ça aussi je trouve que c'est intéressant. Quand on regarde la scène comique en Inde, il y a toute une thématique qui se développe autour des Indiens non-résidents. On en parle aussi : quand on a longtemps vécu loin, cette partie de son identité est remise en question. Et beaucoup d'Indiens souhaitent obtenir la citoyenneté et le passeport du pays dans lequel ils s'installent. Et c'est intéressant, je trouve, d'un certain point de vue, de gérer ces situations depuis l'autre côté de la barrière. C'est une bataille à laquelle on ne s'attend pas, on vous remet en question parce que vous oubliez des choses, vous vous êtes trop « occidentalisés », entre guillemets, vous avez oublié certains usages, ou votre loyauté s'est déplacée. Et je trouve que c'est particulièrement flagrant avec le sport, parce que c'est quelque chose qu'on nous demande tout le temps.

.....

**F :**

***Maddy vit en Nouvelle-Zélande depuis bientôt 10 ans. Elle réfléchit aux expériences qu'elle a vécues jusqu'à présent et à la manière dont elles sont marquées par les histoires que nous apprenons.***

**M :**

Je suis sûre que ça n'est pas arrivé qu'à moi. Je suis sûre que toute personne qui parle une autre langue que l'anglais, et a un certain physique, a vécu ça, mais je me suis entendu dire un bon nombre de fois, « Oh, ton anglais est vraiment bon. » Et je leur réponds, « Es-tu au courant de qui nous a colonisés ? » Et je crois que chacun aborde cette question d'un grand nombre d'hypothèses différentes. À m'entendre, on ne dirait pas... *Moi* je trouve que j'ai un accent indien prononcé. Et j'ai géré mon accent, en quelque sorte, je m'en suis rendu compte. Ma prononciation change en fonction des personnes à qui je parle. Juste pour un besoin de communiquer, tu vois. Mais je crois que certains ne trouvent pas que mon accent sonne très indien, ou bien ils n'arrivent pas à me situer. Il ne sonne pas... Je ne sais pas bien comment le dire... il ne sonne pas « typiquement indien », ou comme Apu, là, dans *Les Simpsons*, c'est ça ? C'est un peu comme si mon accent ne sonnait pas toujours comme ça. Je trouve que ça dit beaucoup de choses sur les bulles dans lesquelles les gens vivent.

Il y a une autre chose que je voulais partager avec toi. Quand la Reine Elizabeth est décédée, j'ai été stupéfaite du nombre d'Anglais d'ici — quand je dis *Anglais*, je parle des gens qui viennent du Royaume-Uni — qui ne soupçonnaient pas l'histoire coloniale du Koh-i-Noor, le diamant qui est sur la couronne de la reine. Et les gens ne comprennent pas pourquoi... il y avait sans doute beaucoup d'émotions à son décès, mais j'ai été stupéfaite du manque de connaissance. Et puis j'ai été frappée par le genre d'histoire qui est enseigné dans différents endroits. Dans certains pays, ce sont 150 ou 200 années qui ont été effacées, ou racontées différemment. Je ne comprenais pas pourquoi. Pendant

longtemps, ça m'a mise en colère jusqu'à ce que je réalise que l'histoire était racontée dans des versions différentes. Et je me suis dit que c'était sans doute la raison pour laquelle parfois on me dit, « Mais ton anglais est très bon. »

Une autre chose que j'ai remarquée et à laquelle j'ai réfléchi : en Inde, quand on parle de la Nouvelle-Zélande, je me rends compte que beaucoup ne font pas la différence entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande. J'imagine que c'est une erreur courante. Et la Nouvelle-Zélande est souvent montrée comme un pays blanc, si tu vois ce que je veux dire. Et en arrivant dans le pays, j'ai réalisé, « Il y a toute une culture ici, et un peuple, une communauté de personnes qui sont indigènes à la Nouvelle-Zélande, et ils sont invisibles au reste du monde. » Je trouve ça très triste. Je n'en avais pas la moindre idée. Je savais juste que la Nouvelle-Zélande était un territoire de l'Empire britannique. Je n'en savais rien.

J'imaginai que la Nouvelle-Zélande était toujours... un peu comme aux USA, où il y a beaucoup de Blancs, sauf à San Jose, où il y a aussi beaucoup d'Indiens maintenant. J'utilise des stéréotypes, mais peu importe, c'est... c'est un peu l'image qui nous est vendue, d'un pays occidental... pas tout à fait occidental, mais un pays développé du Nord, ou, quel que soit le nom qu'on lui donne, un pays de Blancs. Mais ce n'est pas le cas. J'ai ressenti comme une grande douleur, je crois, en réalisant qu'à travers cette image qui est projetée dans le monde de la Nouvelle-Zélande, il y avait toute une partie de la population qui était invisibilisée. On n'en parle pas, tu vois. Et moi j'ai dû... prendre un grand virage à 180 degrés dans ma façon de voir et de comprendre [la Nouvelle-Zélande]. Je trouve que les batailles que ce pays a à mener deviennent alors évidentes.

**F :**

***Maddy raconte comment sa façon de comprendre le racisme a évolué dans le temps.***

**M :**

Je crois que ça a changé avec le temps. Et ma compréhension du racisme... je vais aussi parler du « colorisme », c'est le mot qui me vient à l'esprit. Je crois qu'en Inde, ou quand je vivais en Inde, on voit toujours... dans nos communautés, ceux qui ont un teint clair sont estimés différemment de ceux qui ont un teint plus foncé. Et je pense que j'avais une idée assez abstraite du racisme, comme étant les discriminations dont j'ai pu souffrir ou les méchancetés que j'ai entendues à cause de la couleur de ma peau. C'était très abstrait. Mais je crois que ça a beaucoup changé depuis que j'habite en Nouvelle-Zélande, parce que je vois clairement les liens avec le colonialisme. Et c'est toujours le cas, mais je crois que j'ai eu besoin de me forcer à prendre du recul et à me dire, « Oui, il y a un modèle, » ou il y a... Je ne connais pas le mot précis. Pour moi, il y a la personne blanche de base qui dirait [des choses racistes], et on dirait, « Oh telle personne blanche a dit telle chose. »

Et moi maintenant je prends du recul, « Peut-être que cette personne est irlandaise ou écossaise ou américaine, » et j'essaie vraiment de comprendre d'où vient ce qu'elle dit. Donc quand il y a une forme évidente de racisme quand une personne dit en substance, « Oh, d'où viens-tu *vraiment*, » ou « Retourne dans ton pays, » ou « Qui t'a donné le droit de dire ça, » ce genre de sorties très évidentes. Mais il y a des interactions autour de la race plus nuancées, comme, je ne sais pas, comme certains des exemples que j'ai déjà donnés, où j'ai vraiment eu besoin de prendre du recul. Donc si un Américain me demande, « Comment ça se fait que ton anglais soit si bon ? », je me suis rendu compte que maintenant je les tenais pour... Je n'adopte pas la même perspective que si cette personne était anglaise. Je ne sais pas si ça répond à ce qu'est le racisme pour moi. Ce que j'essaie de dire, c'est qu'au fond, me traiter comme si je n'étais pas un humain parce que j'ai l'air différente, c'est de la discrimination. Mais je crois que c'est plus complexe que ça. Et ça ne rend pas la chose plus facile. Au contraire, ça la rend obscure. Je ne pense pas que ce soit une mauvaise chose.

C'est ce qui est intéressant avec le fait que la Nouvelle-Zélande soit un pays biculturel, et j'ai eu cette conversation avec d'autres Indiens qui, malheureusement, ont eu une expérience avec une personne

Māori qui leur a dit, « Retourne dans ton pays. » Et je me pose la question, « Est-ce que c'est du racisme ? » Pendant un moment, j'ai pensé, « Peut-être pas, ce n'est pas du racisme, c'est de la xénophobie. » Mais ensuite j'ai dû faire machine arrière et me dire, « Mais des personnes de couleur peuvent aussi être racistes. » Et je crois qu'on laisse ça de côté parce qu'on ne sait pas comment donner un sens à cette expérience. Il y a eu des incidents en Inde, pendant lesquels on a maltraité des étudiants africains. Et c'est du racisme. C'est vrai, il n'y a pas d'autre mot pour le qualifier. C'est du racisme. Ou peut-être qu'il y a aussi de la xénophobie, là-dedans, parce que... Je ne sais pas. Mais je crois qu'il est possible que des personnes de couleur soient racistes, et il faut l'admettre.

**F :**

***À la lumière de ses expériences, Maddy explique ce qu'être antiraciste signifie pour elle.***

**M :**

C'est un peu dur, non ? Parce que d'un certain côté, vous êtes presque... c'est presque un état par défaut, parce que ça tient de la survie. Mais pour moi, voilà ce que ça veut dire : nous sommes tous différents, que ce soit en termes de race, de genre, de caste — et ça, c'est un sujet important en Inde — ou de religion. Et ces différences ne donnent le droit à personne de vous traiter comme si vous étiez moins qu'un être humain. Nous le sommes tous, fondamentalement. Nous sommes tous humains. Ça veut dire que toute personne doit avoir accès à un minimum de dignité et de droits. Tout le reste vient après. Tout ce qui nous différencie vient après ça. Et quand on rencontre quelqu'un, on se doit de voir cette personne d'abord comme un être humain, qui vit, qui respire, qui nous ressemble et qui ressemble à notre voisin. Cette personne a un cœur qui bat, a des besoins physiques élémentaires et des émotions identiques aux nôtres. Il n'y a pas de différence. Ce sont les mêmes besoins fondamentaux. On se doit d'aller à la rencontre de cette personne en adoptant cette perspective.

En ce qui me concerne, je pense que l'antiracisme me pousse à remettre en question toute vision du monde — qu'il s'agisse de racisme ou de toute autre forme de discrimination — qui m'inciterait à ne pas traiter l'autre d'abord comme un être humain. Il faut engager une introspection fondamentale sur quoi que ce soit, ou quelque vision du monde qui soit qui dirait, « Non, ils n'en valent pas la peine à cause de telle chose », sinon on s'engage sur la pente de la haine en un claquement de doigts... C'est ça, je crois. On ne peut pas... Je ne peux pas... Je suis en lutte avec ma foi religieuse. J'ai lutté avec beaucoup de mes croyances sur beaucoup de choses. Quand on décide de s'asseoir et de réfléchir... et une chose comme la religion c'est... c'est un peu la trame d'une vie quand on grandit, non ? On peut déconstruire les blocs fondamentaux de son identité sociale. Il a fallu que je prenne le temps de réfléchir et de dire, « À un moment donné, sur le chemin, on m'a dit de ne pas traiter cette personne comme un être humain à cause de telle chose, mais d'abord la personne ne contrôle pas cette chose, et ensuite ça n'a pas d'importance. Parce qu'au fond, nous sommes tous identiques. » Nous devons faire ce travail d'introspection, de déconstruction, et savoir si ça vaut le coup de s'accrocher à ces opinions. C'est en quelque sorte la base de ma façon antiraciste d'être au monde. On doit commencer par traiter l'autre comme un être humain, et ensuite on peut discuter de toutes ces choses merveilleuses qui nous différencient. Il faut que ce retournement se fasse.

.....  
**F :**

***Vous trouverez plus d'information sur l'histoire de la Nouvelle-Zélande et de l'Inde, ainsi que des articles, des livres et des vidéos recommandés par Maddy sur le sujet du racisme, sur notre site internet [www.ourcontexts.org](http://www.ourcontexts.org).***

***Vous trouverez également la transcription de cet épisode en anglais, en français, en allemand et en italien sur notre site internet.***

*Si vous souhaitez partager votre histoire, contactez-nous sur le site internet, sur Instagram ou sur Twitter — vous nous trouverez en tapant #our\_racism.*

*C'était Fumi, et #OUR\_racism. Rendez-vous le 5 juillet pour le prochain épisode !*

.....

*Cet épisode a été produit et édité par moi, Fumi.*

*Musique de Pete Morse, Crescent Music et Fugu Vibes. Ce podcast est financé par le Centre de Compétence de la Diversité et de l'Inclusion de l'université de St Gallen.*

*Un grand merci à Maddy pour le temps et l'énergie inestimables qu'elle a consacrés à partager avec nous ses expériences et ses réflexions importantes sur le sujet.*

Traduit par Marie-Aude PIQUET